

Préface de Jacques RESCH

(Peintre et ancien coopérant français dans l'enseignement en Afrique de l'Ouest)

Un voyage qui débute dans un bus, un jeune homme curieux qui rêve d'aller voir « la Métropole », un orage qui éclate sur la route, on est quelque part en Afrique, ça coule au fil des choses simples. Mais en un éclair le récit bascule dans la science fiction, le voyage accélère dans une autre dimension, le jeune héros enlevé par un extra-terrestre est fermement convié à un tour du monde.

C'est vrai, pour être juste que l'on pourrait ne pas avoir lu ce livre ; il y a tant de grands romans qui nous accrochent par la peur, le suspens, l'Histoire, le vécu, les sensations, la politique. Dans celui-ci, au delà de la fraîcheur d'une première tentative d'écriture, c'est le partage d'une tendre révolte qui nous fait tourner les pages, continuer de courir d'un continent à l'autre, s'exaspérer du terrible bon sens de Nati : *(Finalement si les terriens s'acharnent à leur propre perte, qu'ils disparaissent au plus vite, et qu'ils nous laissent la perle bleue de l'univers.)*

Bison est bien en peine devant l'idéaliste millénariste, qui met les doigts sur les plaies de la planète : radioactivité, mines, pollution, déforestation ; il lui faut plaider coupable. Demandez-vous bien, en lisant ce livre comment vous même auriez pu répondre aux injonctions de Nati, l'extraterrestre.

(- Ça c'est votre rêve de circussien, Nati. Les humains se complaisent dans des occupations tout à fait contradictoires que certains entretiennent. Les uns produisent, en développant leur génie, de fabuleuses machines qui aliènent totalement les autres, considérés comme un peuple de rats, dressés pour les consommer. Voilà notre monde !)

Notre planète va mal. Tout va bien pour ceux qui constatent et profitent des progrès, mais globalement y a-t-il vraiment un progrès ? N'y a-t-il pas plutôt une fabuleuse concentration de richesses dans les mains de certains, détournées de celles d'une immense majorité d'hommes exploités, « consumérisés », contraints d'adopter la culture « amélienne » alors qu'ils sont amputés de leur propre culture.

S'il fallait dire un mot de l'auteur, seulement soulever un petit coin du voile qui fait oublier le labeur de l'écrivain, c'est dans cette prise de conscience qui met son coeur à vif, qu'on découvrirais la source de son énergie créatrice.

Jeune instituteur, né au coeur du BURKINA FASO, témoins du gâchis de sa génération, victime de la mondialisation qui met dans la même compétition la daba et les super moissonneuses batteuses du Middle West, il veut écrire son cri, pousser sa voix au-dessus du honteux nivellement de la pensée unique distillée par les médias, faire valoir que l'eau, l'air, les nuages n'appartiennent à personne.

Alors c'est peut-être aussi un moment significatif dans l'histoire de l'écriture, qui nous révèle qu'au plus profond de la brousse, poudrée de latérite, inondée de soleil, assassinée pour la rente, se lèvent de jeunes esprits qui savent parfaitement tous les mensonges.

Il faut lire ce livre en sachant d'où il vient. Il témoigne très fort que la conscience universelle s'imprègne partout, que le Sida et le Coca ont en commun d'être très contagieux et aussi mortel l'un que l'autre. Comme son héros il n'a jamais vu la mer, encore moins un ordinateur, mais il imagine sans effort comment fonctionne un service d'espionnage retourné sur lui-même, des machines qu'il n'a pas vu, un « démineur spatial ».

Bison :

Au fond, je souhaitais moi aussi ce que Nati espérait et prévoyait pour le monde. Je souhaitais qu'on ne parle plus d'utopie quand il s'agit de rechercher la paix et l'équité pour le bonheur des hommes.

Jacques RESCH (1998)